

reur, était venu lui chanter espoir et consolation. A mesure qu'il chantait, les fantômes pâlis-
saient de plus en plus, le sang circulait plus
rapide dans le corps affaibli de l'Empereur, et
la Mort elle-même, attentive murmurait :
"Continue, petit rossignol, continue." "Oui,
si tu veux me donner le sabre d'or, si tu veux
me donner la riche bannière ; oui, si tu veux me
donner la couronne impériale !"

Et pour chaque chanson, la Mort donnait une
joyau, et toujours le rossignol continuait à
chanter. Il chanta les charmes du paisible cime-
tière où fleurissent les roses blanches, où le
sureau exhale son doux parfum, où le vert gazon
est mouillé des larmes des survivants ; et la
Mort fut prise du désir de revoir son jardin et
s'évanouit par la fenêtre comme un brouillard
blanc et froid.

"Merci, merci", dit l'Empereur, "merci,
cher petit oiseau béni, merci, je te reconnais.
C'est toi que j'ai banni de ma ville et de mon
empire et qui néanmoins, par tes douces mélo-
dies, viens chasser de mon lit les fantômes
effrayants et qui éloigne la Mort de mon cœur.
Comment pourrais-je jamais te récompenser ?"

"Tu m'as déjà récompensé", dit le rossi-
gnol, "j'ai vu des larmes dans tes yeux, la
première fois que j'ai chanté devant toi, jamais
je ne l'oublierai ! Ce sont là des trésors qui
réchauffent l'âme et le cœur d'un chanteur.
Mais tâche maintenant de reposer, je t'endor-
mirai de mon chant."

Et pendant qu'il chantait, l'Empereur s'en-
dormit doucement, d'un sommeil calme et
bienfaisant.

Quand il se réveilla frais et dispos, le soleil
brillait à travers les fenêtres. Aucun de ses ser-
viteurs n'était revenu auprès de lui le croyant
mort ; seul, le rossignol chantait toujours.

"Reste toujours auprès de moi", dit l'Em-
pereur, "tu chanteras quand il te plaira et je
briserai en mille miettes l'oiseau artificiel."

"N'en fais rien", dit le rossignol, "garde-le,
il a fait le bien qu'il a pu ! Quant à moi, je ne
puis faire mon nid au château, mais permets-
moi de revenir quand il me plaira. Le soir, je
chanterai sur la branche, près de ta fenêtre,
pour te réjouir le cœur et pour éveiller ta pensée ;
je chanterai les bonheurs et les souffrances de
la vie, je chanterai le bien et le mal que ton
entourage te cache ; le petit oiseau voltige
partout, il voit le pauvre pêcheur et le paysan,
ainsi que tous ceux qui vivent éloignés de toi
et de ta Cour ! J'aime ton cœur plus que ta
couronne et cependant elle est entourée d'une

auréole de sainteté ! Je viendrai et je chanterai
pour toi. Promets-moi seulement une chose !"

"Tout ce que tu voudras", répondit l'Empe-
reur, debout dans son costume impérial qu'il
avait revêtu tout seul, et pressant sur son cœur
le sabre d'or massif.

"Promets-moi seulement de ne dire à per-
sonne que tu as un petit oiseau qui te dit tout ;
les choses n'en iront que mieux."

Et le rossignol s'envola.

Les serviteurs entrèrent pour voir une der-
nière fois leur Empereur qu'ils croyaient mort ;
ils s'arrêtèrent, bouche bée...

"Bonjour !" leur dit l'Empereur.

ANDERSEN.

UN PEINTRE A LA GRANDE ARMÉE

Le général Lejeune

LES soldats de Napoléon ont fait la
guerre sans relâche. Pas de répit entre
Austerlitz et Iéna, entre Saragosse et
Wagram. Il faut toujours marcher,
toujours combattre. Et cependant, au
cours d'une vie militaire si agitée, l'un de ces
braves a trouvé le temps d'exécuter de grandes
toiles avec le plus grand souci de l'art. Durant
vingt années de guerres, sa main n'a quitté le
sabre que pour le pinceau, et, dans cette exis-
tence admirablement remplie, la peinture et le
combat ont été de pair et sans se nuire. Cet
artiste imprévu s'appelle le général Lejeune.
C'est une des figures les plus curieuses de
l'épopée impériale.

Ce peintre-soldat avait eu à ses débuts une
aventure charmante. Sa famille habitait Ver-
sailles, et, pendant son enfance, il s'essayait
déjà à fixer sur la toile les arbres et les bassins
du parc. Un matin qu'il s'est installé devant une
étude de sous-bois, il voit venir à lui une belle
dame vêtue d'un gracieux négligé de mousseli-
ne blanche. Un hussard hongrois abrite avec
un immense parasol sa tête finement poudrée.
Elle regarde l'œuvre commencée, félicite le petit
artiste et le prend familièrement par la main
pour lui montrer, dit-elle, de plus beaux sites
que celui qu'il est en train de reproduire. C'est
la reine Marie-Antoinette qui fait à l'enfant
émervillé les honneurs du petit Trianon.

Hélas ! les heures tragiques vont vite sonner
pour la pauvre reine. Quelques années après,
la Révolution gronde, les levées d'hommes s'or-
ganisent pour courir aux frontières. Lejeune a
suivi son impérieuse vocation de peintre. Il tra-
vaille dans l'atelier d'un maître très goûté, le
paysagiste Valenciennes. C'est un beau garçon
de vingt et un ans, aux yeux vifs, à la bouche
souriante. L'atelier n'a pas de plus joyeux boute-